

Pratique des Arts, printemps 2021

Joëlle Delhovren - Portraits à la pierre noire

Les questions :

- On vous connaît plutôt comme peintre. Pourquoi revenir au dessin, qui plus est, avec la pierre noire, technique qui admet difficilement le repentir ?

J'ai toujours dessiné, et ce bien avant de devenir peintre. Les deux techniques sont intimement liées, un artiste visuel passe sans cesse de l'une à l'autre. Sans doute, la pandémie qui nous a confinés a contribué à ce que je réutilise un médium élémentaire puisqu'il y avait la difficulté de m'approvisionner en peinture. J'ai retrouvé avec la pierre noire un outil plus rudimentaire, plus exigeant aussi, qui permet d'aller à l'essentiel. Le noir et blanc, les deux extrêmes, une économie de moyens radicale qui m'est apparue plus en adéquation avec mon ressenti.

- Concrètement, comment estompez-vous la pierre noire ? Comment créez-vous la lumière (faut-il faire des réserves ?) ?

Avec les doigts, des chiffons et des estompeurs. Bien sûr les zones de lumières nécessitent de garder des blancs. Il faut penser les volumes, l'espace, les contours – c'est un jeu entre vide et plein, des variations à l'infini.

- Utilisez-vous une marque ou une qualité particulière de crayon et de papier ?

Pour cette série j'ai choisi le Crayon Pierre noire - Comté à Paris - réalisés sur du Fabriano.

Pour des noirs très profonds sur de grands formats j'utilise aussi des fusains compressés tels que Chunky Charcoal - Cretacolor.

Mais beaucoup de mes travaux sont faits sur des pages recyclées de toutes sortes de catalogues, magazines, livres. Travailler ainsi offre beaucoup de liberté, d'inventivité, de jeux avec ou contre le support, des interactions surprenantes, des collages inédits, des rencontres surréalistes, parfois, un double jeu d'effacement et de composition. De reprise, de déprise.

- Pourquoi le choix de personnages noirs ?

J'ai voyagé plusieurs fois en Afrique noire, des séjours marquants à tous égards, émotionnellement, artistiquement. S'en étaient suivis de nombreuses peintures et dessins d'Africains. En mars, confinée, je me suis remise à une série de portraits, quand l'actualité a rejoint mon propos avec l'assassinat de George Floyd et le mouvement des Black lives matter qui ont déchiré les Etats-Unis sur la question raciale, et ce drame a, bien sûr, suscité mon empathie pour les Afro-Américains.

Chez nous, en Belgique, les manifestations contre le racisme ont mobilisé beaucoup de monde, Noirs et Blancs, jeunes, vieux, hommes et femmes, et le passé colonial du règne de Léopold II a été violemment critiqué, des actes de vandalisme ont été perpétrés contre

des statues, etc. La notion de race a été historiquement le prototype de toute pensée d'exclusion de l'autre, du différent, du minoritaire – inférieurisé, dominé, exploité, traqué et anéanti dans le pire des cas. Mais ce n'est pas l'apanage des seuls Occidentaux blancs chrétiens colonisateurs et leurs privilèges. M'est alors revenu à l'esprit le sort réservé aux albinos dans plusieurs régions d'Afrique, encore aujourd'hui. Victimes de superstitions ils sont tués, ou mutilés La série de peintures à l'acrylique qui leur est dédiée est intitulée un peu ironiquement "Privilège blanc" pour souligner que la question réelle est celle de l'autre, du différent.

•Vous donnez régulièrement une visibilité aux minorités en représentant des personnes atteintes de handicaps, d'albinisme, etc. Votre geste est-il politique ?

Politique oui au sens large. Disons que ça fait partie de ma personnalité de prendre position.

Toutes les formes d'injustice, de rejet, me révoltent, et dans ce monde brutal dans lequel nous vivons, elles sont légion. Mon point de vue se situe du côté du plus vulnérable. Le lien, au sens large du terme, nous fonde dans notre humanité commune, et c'est là le moteur de mon travail. Comme pour beaucoup d'artistes plasticiens, il s'agit de penser sa propre présence au monde parmi les autres, dans l'histoire de l'art, et dans l'histoire tout court au travers de sa pratique. Je m'y efforce, à ma façon.

•Quel est votre support de travail (vos images de référence) ?

En tant qu'artiste visuel, j'ai accumulé et collectionné depuis toujours une foule d'images.

Je prends moi-même beaucoup de photos. Mais aujourd'hui avec Internet, il suffit de taper quelques mots clés et je trouve énormément de documents pour servir mon propos.

•Pourquoi traiter uniquement les visages sans le reste du corps, sans décor ?

Notre visage est masqué en raison de la pandémie et on s'est aperçu combien son rôle est essentiel dans toutes nos relations

//entre êtres humains. Que ce soit Levinas ou Deleuze le visage hante notre pensée.// Il est ce qui "signe" l'être humain. Me concentrer uniquement sur le visage – c'est faire appel chez le spectateur à se confronter à l'autre, le différent ou le semblable. Hors de tout contexte précis, historique, sociologique. le visage de l'autre comme altérité.

•Qu'est-ce qui vous touche particulièrement dans ces visages si expressifs qui nous regardent ? Quelle lueur dans les yeux !

Je cherche à comprendre qui est cet autre. Je sonde la profondeur de l'être. Et à faire revivre – contre l'oubli, contre l'effet de masse - une présence. Fragile, éphémère, énigmatique. Telle quelle, sans pathos.

- Homme, femme, enfant... certains visages sont-ils plus difficiles que d'autres à saisir ?

En général, la difficulté technique réside plutôt dans le portrait d'enfant que l'on aurait tendance à « vieillir » en marquant ses traits. Il faut le saisir avec un minimum de traits.

Et s'il s'agit de faire un portrait ressemblant, se pose toujours la double question : comment est-ce qu'on perçoit l'autre, sans l'idéaliser ni le caricaturer ? comment le portraituré se perçoit-il lui-même, pris lui aussi entre ces deux écueils ?

- Quelles sont les principales étapes de la réalisation d'un portrait ?

Il n'y a pas de méthode, la mienne consiste à débiter par les yeux, et tout le reste s'articule à partir de là, les proportions, les rapports entre les éléments, ... La technique n'est pas tout, il s'agit de s'imprégner d'un visage comme d'un paysage.

- Parlez-moi de la mise en page des portraits : seuls sur une feuille ou à plusieurs...

Mis ensemble, cela suggère l'appartenance à un groupe familial, au clan, à une ethnicité, et récuse a priori la singularité de chacun, que je vise. Réaliser des séries sur un grand format évoque aussi la physiognomonie, pseudo-science du XIXe siècle, férue de catégoriser, de créer des typologies. Pour en retourner le propos : je voudrais restituer chaque visage dans ce qu'il a d'inclassable, justement. Seul, parmi d'autres, tout aussi inclassables, échappant à toute typologie réductrice. Cette tension paradoxale m'a intéressée : le multiple est-il ou non la négation de la singularité ? S'y dissout-elle ? Pourquoi ? Comment ? Est-ce si vrai ? Une pensée du complexe – plutôt que binaire – est-elle possible ? Je (me) pose la question. A vous d'y répondre...